

XYZ. La revue de la nouvelle

Dédale

Bertrand Bergeron



Numéro 130, été 2017

Album de famille : que sont mes amis devenus...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85632ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, B. (2017). Dédale. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (130), 21–25.

Dédale

Bertrand Bergeron



TU L'AURAI CONNU, je te jure, tu ne penserais pas ça. Avec ses oreilles décollées, son regard à l'oblique, de peur de, toujours un début de sourire, au cas où, et ce ridicule chapeau que partout il traînait sans le porter jamais, qu'il fallait lui retrouver vu qu'il l'oubliait par habitude, m'excuse, une sorte de handicap à lui seul, ce Lucas, sans compter toutes ces fois où, à la maison, on exigeait de nous qu'on l'amène, sinon les parents nous consignaient tous par décret, vous sortirez quand vous saurez vivre, on ne laisse pas son petit frère derrière, c'est sacré la famille, il y a que ça la famille, on n'agit pas de cette façon dans la famille, c'est moi qui vous le dis, rien n'est plus précieux que les frères et les sœurs, quand on en a, rien n'est plus précieux ! Et alors Louis, que plus personne n'appelait Luis depuis belle lurette, et qui connaissait la ritournelle depuis longtemps, vu que c'était l'aîné, Louis vous ramassait le chapeau et les bretelles de Lucas et Lucas dans ses bretelles et alors seulement, mais tous les cinq, les 21

garçons pouvaient franchir le seuil de la maison et faire les garçons qui s'entendaient si bien que c'en était une fierté de les voir ensemble s'éloigner tous les cinq en riant et en plaisantant et en parlant de tout ce dont parlent les garçons de cet âge, bien qu'aucun d'entre eux ne soit né la même année.

On les entendait venir de loin et on rigolait toutes les deux, Rosalie et moi, avant même de les apercevoir, les frères Gaspacho qu'on les appelait entre nous quand ils passaient et qu'on les regardait défilier sous notre fenêtre tous les cinq, avec cet air des garçons qui cherchent à passer pour des hommes, en particulier s'ils se sentent observés, plus débrillés que rebelles, plus fêtards que chanteurs ou musiciens, le chapelet des *L*, ainsi que les désignait ironiquement Rosalie, le prénom de chacun commençant par un *L*, ce qu'elle n'avait pas manqué de noter, la Rosalie, et de faire savoir à la rue au complet, à tout le quartier si elle avait pu, sauf qu'à la maison, on ne nous laissait jamais nous éloigner du seuil de la porte ou du perron, on nous surveillait de près, parce que les ours à deux pattes, disait notre mère, les ours à deux pattes... Voilà pourquoi on se moquait autant des frérots qui sautillaient comme des voyous mais qu'on enviait en secret.

Ils nous passaient devant, bruyants, insoucients, à cette heure où le couchant du jour chauffe encore assez pour une dernière partie de cartes sur le perron, avant la fraîcheur du petit soir, et chaque fois Alban ne pouvait s'empêcher de grogner, de grommeler. Ces cinq-là sont bons pour le spectacle ou pour la prison, ça reste à voir, et moi, à force, je ne trouvais plus rien à lui répondre, à l'Alban des petits soirs, vu qu'il se répétait, et pour me venger, je lui rabattais un tout petit atout au travers de ses figures qu'une distraction d'humeur avait laissées sans protection, et je lui mangeais un as ou deux au passage, envieux comme Alban, sans doute, de l'âge de ces garçons ou, plutôt, de toute cette énergie qui suait de leur âge et ne les avait pas jusque-là engagés dans des voies qui vous hypothèquent l'avenir et vous encadrent le lendemain. Une fois sur deux, dans ces moments, Alban

22 haussait les épaules, comme si cela l'indifférait, et je savais

bien que s'il jetait un œil apparemment courroucé au ciel, c'est qu'il cherchait la lune pour vérifier où elle en était dans ses quartiers, et si ces cinq-là se trouvaient alunés.

J'exagère, tu crois ? Alors écoute bien ceci : le jeudi, toi, tu te trouves ailleurs. Alors forcément, ce qui se passe au Carré du Tombant ce soir-là, tu l'ignores ! Ça arrive de partout, je te dis, en voiture, en bus, à vélo, en scooter, en taxi, en skate, en limo à finissants, même à pied. Des jeunes, tu vas me dire. Eh bien pas seulement. Des talents de tous les âges, qui se pointent et se massent devant la Maison Damien-Dugas, en l'honneur du célèbre poète appris à l'école et connu partout dans le monde où on lit ses œuvres. Et tous ces gens, avec leurs étuis, leurs instruments, leurs cartables, leurs téléphones à photos, ils se pressent et attendent une heure, souvent même davantage, qu'on ouvre les portes, parce que le jeudi, c'est soir d'audition. Et chacun, tassé sur lui-même, se dit : « Quand je ressors d'ici, je passe à la télévision ! » C'est bien pour cette raison que, même par canicule, lorsqu'on leur donne un ticket à numéro, ils affichent ce sourire. Ils ont patienté ? Qu'à cela ne tienne, car ils attendent encore, à présent, dans cette salle des pas perdus dont on ne se demande pas pourquoi on l'appelle ainsi.

Lucas, il a égaré son chapeau deux fois déjà quand on crie leur numéro, quand arrive enfin le tour des cinq frères. Alors un type très grand, davantage maigre que mince, les prie de bien vouloir le suivre dans sa tenue d'audition. Bien sûr, Luis et les autres s'attendent à gravir le très impressionnant escalier en pierre noble trônant au centre de la salle. Au lieu de quoi ils emboîtent le pas considérable de leur guide dans sa tenue d'audition et disparaissent derrière une porte discrète tout juste à côté d'un immense trompe-l'œil à l'italienne qui contribue largement à garder discrète cette porte. Ils empruntent un étroit corridor à très haut plafond qui tourne ici, bifurque là, et puis tourne une fois de plus, pour s'assurer, on dirait, qu'aucun candidat, jamais, ne puisse retrouver tout seul son chemin au retour. Ils descendent à présent un escalier plus étroit, un escalier mal éclairé qui donne sur une sorte 23

d'entrepôt pour décors et accessoires condamnés à l'oubli, purgeant une peine poussiéreuse. Tout au bout de ce local se trouve une grande porte qu'ouvre leur guide en leur cédant le passage. Les voici dans une autre salle d'attente. Contre le mur du fond s'aligne une rangée de sièges de théâtre fixés les uns aux autres, accoudoirs partagés, comme on en trouvait autrefois. C'est là que le guide les invite à s'asseoir avant de disparaître lui-même derrière une petite porte. Sous le regard de l'aîné, les quatre autres s'assoient sans un mot, sans gomme à mâcher et sans se ronger les ongles. Fort heureusement, il ne s'est pas passé cinq minutes que la porte s'ouvre de nouveau pour laisser apparaître un diacre du spectacle, en tenue d'audition lui aussi, avec un sourire de maître de cérémonie, qui les invite à passer dans l'autre pièce. Ils se lèvent donc tous les cinq pour le suivre. « Pas celui-ci », dit-il en désignant Lucas d'un haussement du menton. « Il n'a pas l'âge. » Surpris, Luis hésite, Lázaro hésite, Leandro hésite, Lorenzo hésite. Seulement, comme le diacre en impose, on n'ose pas ajouter quoi que ce soit. Et alors, de peur de rater l'occasion de leur vie, les quatre plus vieux des frères franchissent la porte qu'on leur ouvre et que referme, derrière lui, le maître de cérémonie.

Lucas reste seul, debout, interdit, au centre de la pièce. Ne sachant que faire, il ne fait rien. Ou si peu. Aux murs pendent de guingois, encadrées, des photographies monochromes d'artistes, une ballerine frêle au-dessus d'une pointe, le buste prospère d'un présentateur réjoui, une belle voix à moustaches, deux jumelles à perles et à taffetas, un chanteur populaire devant un micro populaire, un danseur soliste qui nargue la gravité, une soprano convaincue d'embonpoint, un chef d'orchestre à baguette, les paupières closes, sous le charme d'un passage, et puis deux mains en mouvement sur le clavier d'un Steinway & Sons, des talents et des talents, dans des encadrements hostiles à une horizontalité bien assise, mais sans la moindre trace de poussière. Alors il faut le regarder, Lucas, il faut l'observer par un judas, ce petit qui se transforme, figé puis curieux, s'approchant imperceptiblement du

mur à rêves, la tête légèrement inclinée d'un côté ou de l'autre, selon l'inclinaison du cadre, presque un début de sourire s'il ferme les yeux, et si loin de se rendre compte : aucun bruit qui lui parvienne, pas le moindre, sauf celui de ses propres pas, et c'est bien peu, quand il retourne à la rangée de fauteuils ou quand il se rassoit.

Aussi, au moment où, d'un seul coup, s'ouvre la porte, c'est un fracas de bonne humeur qui s'abat dans la pièce et le tire de sa rêverie. Merci infiniment ! Ça va se faire, croyez-moi ! On jubile, on fébrile, on déborde, on se croirait à une kermesse, devant la roue de fortune des gagnants, au douzième coup du Nouvel An. Lucas, forcément, n'y entend rien. Luis le lève, Lázaro le prend dans ses bras, Leandro lui tape sur l'épaule, ça parle fort, ça rit, ça sautille, merci beaucoup monsieur, merci infiniment, merci pour tout !

— Attendez, attendez ! Pas si vite. Ce n'est pas terminé.

Sur le coup, les garçons se figent.

— Mais...

— Messieurs, messieurs, vous semblez oublier votre jeune frère. C'est son tour, à présent.

— Vous disiez, il y a un moment...

Le diacre s'approche de Luis, lui met la main sur l'épaule, tout sourire.

— Justement. Nous ne sommes plus dans le même moment.

Aucun des frères ne semble comprendre, Lucas moins encore. Pourtant, c'est bien lui que désigne le maître de cérémonie dans sa tenue d'audition, Lucas, avec un sourire oublié, distrait. Lucas se tourne vers ses frères, Lázaro, Lorenzo, puis il s'avance, va vers l'hôte, il le précède. Alors la porte se referme derrière lui. Pour de bon.